

Au parc national de la Suisse – article malheureusement incomplet et avec peu de chances de pouvoir le proposer dans son intégralité, la collection des FAVJ de la Bibliothèque cantonale à Lausanne ne commençant qu'en 1921 !

Transcription Jean-Luc Aubert pour les deux seuls articles en notre possession.

Rappelons ici que le parc fut créé en 1914, qu'il a une surface de 170 km² et qu'il est parcouru par 80 km de chemins pédestres.

Samuel Aubert fut le plus heureux des hommes de savoir qu'un projet de cette taille pu enfin voir le jour. Il eut été étonnant qu'il ne visite pas le site.



AU PARC NATIONAL DE LA SUISSE

(incomplet)

Feuille d'avis de La Vallée. - 1920 : 35 (26.08) - 39 (23.09)

[n° 35, jeudi 26 août 1920]

Qu'est-ce que ce Parc national dont on parle si souvent ? – Pourquoi a-t-il été institué et pourquoi l'a-t-on placé à l'angle sud-est du pays, donc si loin du centre ?

Partout dans le monde, l'homme prend de plus en plus une place prépondérante et s'asservit la Nature dans des buts industriels, agricoles, etc. Plus que tout autre pays de montagne peut-être, la Suisse a subi graduellement l'emprise du roi de la création. Les cultures, dans le Valais notamment, ont été poussées jusqu'à la limite du possible. Le pâtre conduit ses troupeaux jusqu'aux derniers gazons, ailleurs les forêts ont été l'objet d'une exploitation éhontée qui a transformé le pays en champ de ruines. Ici et là la technique a dompté les rivières et par des travaux formidables, s'est appropriée leur puissance pour donner la vie à l'industrie et le mouvement à ces chemins de fer électriques qui font notre admiration. Enfin, l'industrie hôtelière à son tour est venue bouleverser complètement de nombreux coins de notre pays.

Cette emprise de l'homme, cette exploitation systématique de la Nature a petit à petit modifié la physionomie primitive de notre pays et altéré profondément les conditions d'existence d'une multitude d'êtres, animaux et plantes. Parmi ces derniers, il en est qui se sont raréfiés ou ont disparu, d'autres au contraire qui se sont multipliés à l'excès et menacent les cultures et toutes choses dont l'homme s'alimente. En un mot, par le fait de la prise de possession par l'homme, la Nature perd graduellement sa virginité : elle se transforme en un domaine à exploitation intensifiée. Ses beautés deviennent volontiers la proie des spéculateurs éhontés et l'équilibre, qui partout où l'homme n'a pas mis la main, existe entre les animaux et les plantes de toutes catégories, s'effondre lamentablement.

Depuis quelques dizaines d'années, ces atteintes sans cesse grandissantes à la virginité de la Nature ont pris une telle ampleur que les natura-

listes suisses et les admirateurs des beautés grandioses de notre cher pays, de sa faune et de sa flore, s'en sont émus et inquiétés. Ils ont prévu le moment où, en Suisse, toute terre primitive aurait disparu où tout aurait été sacrifié à l'utilitarisme. Leurs inquiétudes étaient légitimes ! – Ils ont aussitôt agi et fondé la *Ligue suisse pour la protection de la nature* qui s'est occupée dès le début, non seulement de la protection de la nature en général, mais de la création d'une réserve, c'est-à-dire d'un territoire aussi grand que possible, absolument banalisé, à l'intérieur duquel toute exploitation utilitaire de n'importe quel genre serait totalement interdite, d'un vaste domaine au sein duquel animaux et plantes seraient en état de se développer en pleine indépendance, sans aucune intervention humaine. Grâce à l'activité des initiateurs et la bonne volonté qu'ils ont rencontrée auprès des autorités communales de l'Engadine et du gouvernement fédéral, le territoire rêvé a été rapidement trouvé, puis agrandi. Ce territoire, il forme aujourd'hui cet admirable *Parc national* dont toute la Suisse a lieu de s'enorgueillir, puisqu'il a pu être réalisé grâce au concours financier de la Confédération et de ses citoyens. Sa superficie actuelle est de 144 km², soit à peu près celle de la vallée de Joux, limitée par les lignes de faîtes, Marchairuz, Mont-Tendre et Risoud.

Pourquoi l'a-t-on placé dans cette lointaine Engadine, dans une région aussi excentrique ? – Mais parce qu'aucune autre contrée de la Suisse ne se prêtait mieux que celle-là au but espéré. En effet, ses vallées du sud-est des Grisons qui débouchent sur la rive droite de l'Inn ont conservé, mieux qu'aucune autre partie de la Suisse, un caractère de primitivité presque absolu. Les difficultés d'accès, la rudesse des profils, l'extrême escarpement des lieux, tout cela les a défendues contre les emprises de l'homme et a maintenu leurs antiques forêts à un niveau où dans la plupart des cantons alpins, elles ont disparu.

Maintenant, ce Parc national, ce n'est pas du tout comme certains se le représentent, une sorte d'immense parc aux biches, à l'intérieur duquel de gracieux animaux se promènent gentiment et

se laissent contempler sans frayeur. Ah non ! – C'est tout autre chose ! – Le Parc national comprend tout un territoire de vallées tantôt resserrées ou élargies, des torrents fougueux, des forêts de conifères à la physionomie sévère, des gazons fleuris, au-dessus desquels trônent des sommets escarpés, mordus par le temps et les agents d'érosion, d'où dévalent de gigantesques pierriers, les ruines de la montagne accumulées depuis des siècles et des siècles ! – Il contenait autrefois des bouquetins, des ours, des vautours, des agneaux. Tout ce grand gibier a disparu, mais il reste en abondance des chamois, des chevreuils, des marmottes et même des aigles. Le cerf y a fait sa réapparition et cette année même, des bouquetins ont été lâchés.

Les paysages du Parc national n'ont pas la grâce et le sourire, ni la fraîcheur que l'on se plaît à trouver en tant d'endroits de notre pays. Ah non ! – C'est une rude et sauvage nature que celle de là-bas, à laquelle la solitude, le sombre manteau des forêts, l'escarpement des montagnes impriment une physionomie grave, austère, une physionomie du monde primitif, que l'on contemple avec recueillement, avec effroi même : c'est une nature qui vous domine et vous subjugué tant il y a en elle de lignes fortes et heurtées, de contrastes ardents entre la vie toujours renaissante et la mort lente des montagnes. Cette abrupte et sévère nature, dès qu'on l'a regardée, on ne l'oublie plus : on savoure ses mystérieuses solitudes, on se pénètre de sa rude et mâle beauté, on en jouit avec volupté, on en conserve jalousement l'image au fond de ses yeux... Mais, braves gens qui redoutez la solitude et préférez avant tout la coquette nature des sites riants, n'allez pas au Parc national : vous y trouverez l'ennui et en sortirez le cœur morose et chargé de dédain.

Le Parc national est l'œuvre de la Ligue suisse pour la protection de la nature, déjà mentionnée, qui doit faire face à de nombreuses dépenses nécessitées par la surveillance du territoire, l'entretien de quelques sentiers indispensables, etc. Elle compte des milliers de membres, mais elle voudrait en compter davantage encore. Aussi accepte-t-elle sans cesse de nouveaux adhérents. La contribution minimum annuelle est d'un franc et le soussigné se charge volontiers de transmettre au Comité central les nouvelles inscriptions et d'encaisser les contributions.

Pour faire ample connaissance avec le Parc national, il faudrait le parcourir en tous sens pendant un mois au moins, se perdre dans ses solitaires

et antiques forêts, remonter ses vallons taillés à coup de hache, gravir ses sommets abrupts en état de démolition permanente, surprendre ses troupeaux de chamois broutant les hauts gazons et les colonies de cerfs cachées dans l'épaisseur des forêts.

Hélas ! – il ne m'a point été donné d'accomplir un aussi vaste programme, mais ce que j'ai pu faire, c'est de passer quatre journées dont j'ai remporté un souvenir merveilleux, des sensations fortes et ineffaçables qui répondent entièrement à l'image idéale que je m'étais faite de ce coin de pays suisse.

Une bonne partie du Parc national est située dans la Basse-Engadine, sur le versant droit de l'Inn, l'affluent suisse du Danube. On y accède le plus commodément à partir de Zernez, en prenant la route du col du Fuorn (Ofen) qui conduit dans la vallée de Münster (bassin de l'Adige) et de là en Italie ou en Autriche. Déjà au-dessus de Zernez on se trouve en face de l'entrée du val Cluozza, la cellule embryonnaire du parc, un valon sauvage et fermé dont j'ai parlé ici même en son temps. Une pyramide blanche étincelle par-dessus l'ouverture de cette vallée qui fut jadis un repaire d'ours : le Piz Quaternals. La route domine le col du Spöl, cette rivière qui vient du val italien de Livigno, traverse des boisés de pins, contourne des ravins, côtoie des précipices au fond desquels le Spöl roule ses eaux vertes. Deux heures et demie de montée et je pénètre dans le Parc... Une intime satisfaction me saisit et m'imprègne tout entier. Un projet qui longtemps ne fut qu'un rêve, trouve enfin sa réalisation.

S.A.

(à suivre)

[n° 36, jeudi 2 septembre 1920]

[manque]

[n° 37, jeudi 9 septembre 1920]

[manque]

[n° 38, jeudi 16 septembre 1920]

La route du Fuorn traverse le domaine du Fuorn proprement dit (Ofenberg) enclavé dans le Parc national et dont la propriété demeure naturellement réservée. Il comprend quelques hectares de prés et un excellent petit hôtel, centre d'excursions, où l'on vous accueille à bras ouverts et à des conditions très modiques. Jadis, on extrayait en cet endroit du fer et l'on peut voir encore les restes d'un haut fourneau. Au reste, c'est ce dernier qui a donné son nom à la localité,

puisque «fuorn» est l'équivalent romanche de «four, fourneau».

Au Fuorn, nous sommes au cœur du parc. Que ferons-nous ? – Pérégrinerons-nous à droite et à gauche, sans plan ni méthode ? – Il s'agit au contraire de faire deux ou trois tours qui nous – mettent en contact intime avec la nature sévère, sauvagement pittoresque de cette contrée si complètement différente de la nôtre. Les itinéraires sont vite élaborés : Munt-la-Schera, Praspöl et Murter, retour par le col du Fuorn et le val de Scarl.

Munt la Schera, c'est une massive pyramide tronquée (2600 m) aux flancs alternativement rocheux ou gazonnés, striés de vastes couloirs d'éboulis mobiles. On y grimpe à travers la forêt d'abord, puis le long des pentes gazonnées dont la raideur s'accroît avec l'altitude. Vous ne trouverez nulle part dans le Jura de forêt semblable à celle qui s'élève au-dessus du Fuorn, le long des pentes inférieures de Munt la Schera. Dans le bas, le pin de montagne est prédominant, ses compagnons sont l'arole et le mélèze. Le boisé des pins est d'une densité inouïe. Là les arbres sont verticaux, ici ils prennent la forme rampante et constituent un fourré impénétrable, rendu plus inaccessible encore par les troncs renversés ou brisés auxquels nul ne touche et qui pourrissent lentement sur place. Voilà où jadis les ours devaient se sentir en sécurité. Et à plus d'une reprise, tout en gravissant la côte, nous avons fait la remarque : «si maître Martin brusquement surgissait du fourré ?» Les ours n'habitent plus l'Engadine, mais il en passe encore de temps à autre. La forêt est parfois interrompue par de vastes couloirs, trouées sinistres dans les rochers, le long desquels se précipitent les avalanches. Et tout en bas, la forêt ravagée, mutilée, montre clairement tout le mal dont l'avalanche est capable. Immédiatement on se convainc que, dans cette région des Alpes surtout, sans le revêtement forestier, toutes les pentes des montagnes, jusqu'au fond des vallées, ne seraient plus que ruines et champs de mort.

Vers le haut, la forêt s'éclaircit. Ses seuls composants sont le mélèze et l'arole. Jadis, elle a été directement ravagée par les pâtres qui allumaient de grands feux, la nuit, pour éloigner les ours de leurs troupeaux. Mais ce qui demeure de la forêt de Munt la Schera est encore impressionnant. Qu'on se figure, à l'altitude de 2'200 m environ, des arbres de belle taille en formation plus ou moins discontinue.

En voici dont la croissance et la végétation sont presque normales, d'autres, et c'est le grand

nombre, affectent des formes bizarrement pittoresques : sommets mutilés, branches sèches ou brisées qui pendent lamentablement ; ailleurs en voici toute une série, à l'état complètement sec, alignés comme des squelettes debout et menaçants. Tout à côté, on distinguera des individus à demi renversés, vivant encore et que le prochain hiver achèvera, à moins qu'ils ne résistent longtemps encore, car même là-haut, la vie est d'une ténacité extrême et comme la vieille garde, ne se rend qu'à la dernière. Il est des individus abattus par le temps qui jonchent le sol dans toutes les positions imaginables et dont la substance retourne lentement à la terre qui les a nourris des siècles durant. Mais cette forêt n'est pas condamnée : de jeunes individus, aroles et mélèzes, poussent gaillardement au pied des troncs renversés, à l'abri de leurs aînés. Ils sont l'avenir, la génération future, la forêt de demain qui prendra peu à peu la place de celle d'aujourd'hui au fur et à mesure que l'âge, le climat, auront anéanti ses éléments.

Cette forêt clairsemée de la Schera, plus que toute autre de la montagne, elle vous donne l'impression d'un champ de bataille silencieux. On y sent la lutte continue entre la mort et la vie. La mort, c'est la montagne avec toutes ses rigueurs : l'ouragan, la foudre, l'hiver, l'avalanche... La vie, c'est cette force qui réside dans ces arbres, cette ténacité extrême, cette volonté, si l'on peut dire, qui les met en état de se défendre sans cesse et de résister vigoureusement aux assauts de l'adversaire. La forêt de la Schera, quel tableau, quelle leçon ! – ma vie durant, je l'aurai dans les yeux.

Maintenant que nous avons admiré l'antique forêt, grimpons Munt la Schera. Tiens ! – Par-dessus cette petite éminence, en contrebas, une fine silhouette se dessine : c'est une jeune marmotte, debout sur ses pattes de derrière, qui prend contact avec le monde extérieur. Elle est à dix pas de nous. Ces petites bêtes, dès qu'elles se sentent en sécurité, ne s'effraient nullement de l'homme. Elle a eu sans doute assez de respirer l'air du dehors car brusquement, elle se «ren-gaine» dans son terrier. À voir les nombreux chemins tracés dans l'herbe, les marmottes sont certainement abondantes dans ces parages.

Plus haut, voici des pas de chamois tout frais : des adultes et des jeunes ont gravi la pente, de leur allure gracieuse, ce matin même sans doute. Mais où sont-ils passés ? – De quelque côté que l'on tourne les yeux, nulle silhouette n'apparaît. Il en est de même de l'aigle : le ciel est vide et nous quitterons ces lieux sans avoir aperçu l'élégante antilope des Alpes ni l'oiseau royal.

Le sommet de Munt la Schera est un vaste plateau pierreux, presque horizontal, donnant asile toutefois à un essaim de ces merveilleuses plantes des Alpes, habillée des plus éclatants coloris. Munt la Schera est en même temps un belvédère de premier ordre. Des cimes blanches ou noires, des sommets déchirés, séparés par des vallées profondément encaissées, aux flancs sombrement boisés ou affreusement ravinés surgissent tout autour. Une merveille pour les regards, pour l'esprit qui vibre d'enthousiasme. La chaîne la plus voisine, celle du Fuorn, exerce un attrait fascinateur. Hérissée de pics menaçants, sculptée par les siècles, rayée de dévaloirs, de ravins vertigineux qui sont le chemin des avalanches et des matériaux arrachés sans cesse par l'érosion, elle réalise, cette chaîne du Fuorn et le massif voisin du Piz Laschadurella, un tableau d'une beauté tragique, d'une grandeur formidablement sauvage. Et, contraste saisissant, tout au pied, c'est le frais oasis de l'hôtel du Fuorn, avec ses prés verts, ses bois touffus, image de vie, de travail fécond.

Murter : c'est la longue échine tour à tour gazonnée et hérissée de cimes ruinées qui sépare le Val Cluozza de la vallée du Spöl. La pente qui s'élève de la rivière jusqu'à l'arête est d'une raideur extrême. Habillée de mélèzes, d'aroles, mais surtout de pins couchés, elle réalise un des tableaux les plus caractéristiques du Parc national. Ces pins rampent vers le bas, se redressent, émettent des rejets latéraux et, où que l'on regarde, c'est un embroussaillement tout à fait impénétrable. D'autres pins à tige droite les dominent, puis des mélèzes, des aroles penchés, à demi renversés, cassés. C'est l'image de la forêt primitive, que la nature luttant contre les forces de la mort, seule a édifiée. Mais c'est une image terriblement

rude, sauvage, de laquelle toute grâce est exclue. Pourtant, tout au haut de cette pente enforestée et embuissonnée, ils sont là, quelques mélèzes à la taille svelte, avec leur feuillage clair, leur physionomie souriante qui dominent le sol couvert d'une herbe drue, constellée de fleurs brillantes, fraîches, à croire qu'une source distille de l'eau limpide sous le gazon. Mais rien ! – Depuis la rivière qui coule tout en bas jusqu'à l'arête de Murter, sur une hauteur de mille mètres, on ne rencontre pas une goutte d'eau. Ce frais oasis de mélèze s'appelle Plan Larchaïda (plan des mélèzes, du latin *Larix*, mélèze). Plan ! – Ce n'est qu'une façon de parler, car la pente est pour le moins aussi raide que celle qui s'élève du Sentier au sommet de La Côte.

La région qui borde le Spöl à l'endroit où se détache la piste qui grimpe à Murter se nomme Praspöl. Une partie est constituée par une forêt remarquablement primitive et vierge, dans laquelle à deux reprises (en 1914 et en 1915) des soldats en patrouille aperçurent un ours et reconnurent les traces d'un autre sur la neige fraîche. Ailleurs, le boisement est relativement jeune : de vastes clairières subsistent et comme le sapin est fréquent, on pourrait se croire dans quelque coin de notre Jura. Le sol étant calcaire, une grande ressemblance se manifeste dans la végétation.

S.A.

(à suivre)

[n° 39, jeudi 23 septembre 1920]

[manque]